On a perdu l'art...

Yves Michaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/970>

DOI : 10.4000/critiquedart.970

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Yves Michaud, « On a perdu l'art... », *Critique d'art* [En ligne], 30 | Automne 2007, mis en ligne le 02 février 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/970> ; DOI : 10.4000/critiquedart.970

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Archives de la critique d'art

On a perdu l'art...

Yves Michaud

RÉFÉRENCE

Baudrillard, Jean. *Pourquoi tout n'a-t-il pas déjà disparu ?*, Paris : L'Herne, 2007, (Cahiers)

Delacampagne, Christian. *Où est passé l'art ? : peinture, photographie et politique (1839-2007)*, Paris : Ed. du Panama, 2007, (Cyclo)

Leonelli, Ludovic. *La Séduction Baudrillard*, Paris : Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 2007, (D'art en questions)

Moineau, Jean-Claude. *Contre l'art global : pour un art sans identité*, Maisons-Alfort : Ere, 2007
Les Arts de masse en question, Bruxelles : La Lettre volée, 2007, (Essais)

- 1 L'art contemporain continue à donner bien du souci aux philosophes. Les interrogations se sont toutefois déplacées : comme le « public » ne rejette plus vraiment cette sorte de production, on ne dénonce plus la nullité de l'art contemporain mais sa dissolution ou sa disparition dans le flux des images, la globalisation, les arts de masse et les loisirs culturels. Cela revient à peu près au même mais, par ces temps de correction, le jugement est plus décent.
- 2 Une volée de livres récents offre un éventail de diagnostics assez consonants.
- 3 Celui de Jean-Claude Moineau recense avec acuité nombre des traits de l'art contemporain : son identification à la culture globale, la dé-différenciation des pratiques, l'absence de distance critique et l'hyper institutionnalisation de la production. L'utopie avant-gardiste s'est muée en mascarade mondaine et en divertissement touristique. Dans le meilleur des cas, l'art contemporain reste une offre culturelle parmi les autres, cherchant à préserver son originalité dans les zones protégées des musées et événements internationaux. L'auteur est sensible au retour des quêtes d'identité au sein de cette banalisation et de cette homogénéisation. Un intéressant chapitre examine à quelles conditions la critique pourrait être remplacée par la démarche documentaire ou ethnographique. Malheureusement, les réflexions sur ce que pourrait être un art échappant à la récupération sont plus pieuses qu'autre chose. Moineau nous parle d'un

art sans œuvre, sans art, en dehors de l'art, sans identité d'art. Hormis quelques rares gestes poétiques comme ceux de Francis Alÿs, cette sorte d'art-rencontre ou micro-artistique est largement pratiquée (et récupérée) sous la forme du dandysme, quand ce n'est pas sous celle du mode de vie *people*.

- 4 Le livre de Christian Delacampagne affiche, dans d'autres termes les mêmes préoccupations : « Jamais la *culture* ne s'est aussi bien portée qu'à notre époque. Et jamais la *création* n'a davantage souffert ». Sauf que Delacampagne, récemment décédé, rêvait encore au Grand Art. Il oppose la culture florissante du divertissement au triste sort des vrais créateurs délaissés par le monde institutionnel de l'art. Dans le droit fil de la tradition herméneutique, il nous offre alors une histoire des révolutions artistiques pour expliquer cet aboutissement. Il la place sous le signe de la recherche d'une représentation toujours plus parfaite de la réalité, jusqu'au moment où la photographie permet à la peinture d'entrer dans l'aventure formelle. On retrouve alors l'histoire éculée d'une peinture moderne obsédée par le nouveau et par l'abstraction. A quoi répond l'inévitable Marcel Duchamp qui nous mène à travers une succession d'étapes au « n'importe quoi ». N'accablons pas plus une « histoire sainte » que Delacampagne n'est pas le premier à raconter.

- 5 On se souvient du scandale que provoqua la déclaration de Jean Baudrillard dans les années 1990 comme quoi « l'art contemporain est nul ». La parution du petit texte *Pourquoi tout n'a-t-il pas déjà disparu ?*, la disparition de l'auteur lui-même et la publication de l'excellent livre de Ludovic Leonelli sont l'occasion de revenir sur la conception baudrillardienne de l'art. Si le dernier opuscule de Baudrillard ne présente guère de nouveauté dans son constat crépusculaire, nihiliste ou, mieux, sceptique, d'un monde d'où tout disparaît : images, pensées, sujet, art, et pour finir la réalité elle-même, Leonelli dans un livre admiratif mais sans complaisance fait bien le point sur la vision baudrillardienne de l'art. La disparition de l'art, sa nullification, c'est évidemment la disparition d'une certaine conception de l'art —son émancipation des règles de la représentation, avec pour conséquences une infinité de possibles, le recyclage en continu du passé et du présent, l'ironie, le *kitsch*, le plagiat, le banal, le laid, la simulation. Le plus intéressant n'est pas ce constat réactionnaire, mais la perception corrélative chez Baudrillard que l'esthétique s'est déplacée dans le quotidien, la publicité, le design, les objets, les corps et la mode : « dans ce monde transesthésique, l'art n'a plus de place réservé » (Leonelli, p. 83). Leonelli suggère fort bien que la conception personnelle de l'art de Baudrillard était finalement moderne —celle d'un art « fonction inutile », agent de « meurtre symbolique de la réalité », puissance de transcendance et de critique.

- 6 Quelques philosophes éminents de l'art se sont réunis à Vouillé en 2005 autour de la question des arts de masse. Eux aussi sensibles à la situation contemporaine, ils s'interrogent sur ce basculement du champ esthétique et du monde artistique dans la culture mondialisée et la production industrielle de biens culturels destinés à un public indéterminé (les masses). Cela donne le recueil *Les Arts de masse en question*. Les auteurs partent essentiellement des réflexions du philosophe Noël Carroll dans son livre de 1998 *A Philosophy of Mass Art*, qui a largement inspiré les idées de Roger Pouivet dans son livre de 2003 *L'Œuvre d'art à l'âge de sa mondialisation*¹, et dont on aimerait bien avoir quand même un jour aussi la traduction. Les deux contributions les plus stimulantes sont celles de Jean-Pierre Cometti et de Jacques Morizot. Il m'est impossible d'entrer ici dans le détail. Cometti a le mérite de lier l'usage de la notion d'arts de masse à des dispositifs sociaux de reconnaissance et d'évaluation —d'insister donc sur la dimension pragmatique

des concepts au lieu de réifier des catégories ontologiques rudimentaires. Quant à Morizot, dans une contribution extrêmement pénétrante, il articule la réflexion ontologique (le mode d'existence des œuvres d'art) avec la situation technologique (les moyens et techniques de production), les conditions sociologiques (les conditions de production et de réception dans les mondes de l'art) et la stratégie (la dimension pragmatique de Cometti) : « [...] dans l'art de masse, l'impulsion pour un changement d'ontologie est une résultante des transformations dans la physionomie de notre culture [...] ; au contraire la spéculation ontologique qui s'applique aux productions de l'art contemporain consiste en une réinterprétation des coordonnées définitionnelles qui fixent l'extension du concept d'art. » (pp. 73-74). Cette interprétation reste néanmoins profondément formaliste et « duchampienne » et, si on la récuse, il ne reste plus que... des arts de masse. Quand tombe le « ou bien ou bien », demeure un monde esthétisé —et sans art.

- 7 En avant donc sans remord ni nostalgie pour l'expédition touristique à la prochaine biennale !
-

NOTES

1. Pour plus de détails sur l'ouvrage, cf. Critique d'art n°22, p.34.